

Michel Henochsberg
La Place du marché

E S S A I

DENOËL

Extrait de la publication

La Place du marché

DU MÊME AUTEUR
AUX MÊMES ÉDITIONS

Nous nous sentions comme une sale espèce, 1999.

Michel Henochsberg
La Place du marché

ESSAI

DENOËL

**Ouvrage publié sous la direction
de Guy Birenbaum**

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 2001, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-25004-0
B 25004-5

1. VIVE LE MARCHÉ !

Washington, janvier 1981. Ronald Reagan prononce son discours d'investiture sur les marches du Capitole : il introduit les thèmes de sa révolution conservatrice, et la déréglementation devient une politique d'État. Milton Friedman a gagné, et un strict monétarisme confirme une économie et une politique où le marché occupe, seul, la place centrale. Margaret Thatcher affirme des options identiques, elle privatise à tour de bras, et casse les syndicats les plus combatifs. Pour ces deux-là, *le marché est une vraie culture*. Une culture qui gagne puisque le modèle qu'ils exaltent s'impose insensiblement à tous les gouvernants de la planète, à leur peuple.

Berlin, novembre 1989. En une nuit, le rêve devenu cauchemar est effacé : le mur s'est évanoui dans la liesse générale. Gorbatchev, la perestroïka, avaient préparé le terrain et les esprits : on savait caduc le vieux communisme totalitaire. Cependant cet événement hautement symbolique s'est imposé comme un seuil décisif : la chute du mur a signifié au monde entier, outre le décès de l'utopie communiste, qu'il n'existait plus qu'*un seul modèle*. Sans vraiment livrer bataille, l'économie de marché règne sur le monde.

Davos, février 1998. Ils sont arrivés du monde entier. Ils se pressent pour être de la fête. Même les Chinois, même les socialistes européens, même les Africains. Des chefs d'État dansent avec les dirigeants de la World Company. La messe symposium

de la petite station suisse à la gloire du marché a pris une dimension quasi universelle. Ne pas y être signifie ne plus être dans le coup. On assiste à un ralliement planétaire des intelligences et des pouvoirs au modèle hégémonique qui s'élève au firmament depuis la chute du mur. Le Dieu est intronisé, et l'on se contente de commenter le dogme.

New York, Londres, Paris, Tokyo, début du XXI^e siècle. Le Dow Jones, le Nasdaq, le CAC 40, le Nikkeï, jouent au yoyo. Les fonds de pension américains possèdent une partie des actifs économiques du globe. Malgré quelques ratés, malgré une sévère correction sur les valeurs technologiques, les indicateurs demeurent positifs : chacun surfe sur la vague positive de l'économie de marché. Les classes moyennes d'une l'Europe ragillardie se tournent vers leur marché où elles investissent, à l'instar des veuves écossaises, pour aménager leur douillette retraite. Le rythme du monde dépend désormais de celui du marché : l'avenir lui doit tout. Vive le marché.

New York, 17 septembre 2001. Il y a 6 jours les Twins du World Trade Center, emblèmes comme leur nom l'indique du commerce mondial américanisé, ont été anéanties par la folie terroriste. Dans l'amas de poussière et de corps, alors que l'Amérique meurtrie pleure, Wall Street rouvre son activité. À l'inverse de ses bâtiments, le marché inébranlable indique à la planète que le business continue. Plus fort que les tragédies, plus fort que la mort, le marché vit.

2. À BAS LE MARCHÉ !

New York, octobre 1929. À la suite du jeudi noir, on ne compte plus les suicides. La grande dépression commence. Peu d'événements se sont inscrits de la sorte dans la mémoire collective de l'Occident. Il faudra entre cinq à dix ans, suivant les lieux, pour que les plaies cicatrisent. Mais la crise de 29 ne quittera plus, tout au long du siècle, l'imaginaire de l'opérateur économique. Le marché avait été gravement *défaillant*, et le

spectre du krach, tel un arrière-goût dans les bulles du champagne, accompagnera pour toujours les euphories boursières.

New York, octobre 1987. Est-ce la malédiction du mardi d'octobre, mais une terrible frayeur s'est emparée de Wall Street : le Dow Jones a chuté, en une journée, de quelque 50 % dans une glissade vertigineuse. Pendant 48 heures, il n'y a plus eu de demande sur les marchés financiers de la planète. Le marché a connu *un vrai coma*. La Fed a réussi à stopper la débâcle, mais la secousse a été rude, et il faudra globalement plus d'une année pour récupérer, sans oublier que certains opérateurs ne se relèveront pas. Le spectre de 29 a définitivement repris vie dans les esprits.

Bangkok, août 1997. C'est d'abord une véritable déroute monétaire. Le miracle asiatique se dissipe en quelques semaines. Le ringgit et le bath n'ont pu tenir les cours artificiels des jours de béatitude. Les grandes places financières des dragons, Singapour en tête, s'effondrent. La puissance coréenne était donc un tigre en papier, et le Japon n'en finit pas de reconstruire son organisation bancaire. Une fois de plus la perspective de la grande crise mondiale se profile avec insistance, et les excès des marchés et de leur spéculation sont dénoncés avec véhémence. Le FMI éloignera finalement la menace. Pour combien de temps ?

Seattle, décembre 1999. Les quelques grenades lacrymogènes qui ont fusé près du Centre de conférences ont ravivé des souvenirs discrets chez les anciens combattants de Mai qui ont observé, ou provoqué, les ratés de la nouvelle réunion de l'OMC. Au cœur de la dénonciation d'une mondialisation sauvage et pénalisante, le marché et sa loi cynique étaient le centre des cibles d'une critique mondiale qui manifestait dans la ville de Boeing. Alors que Wall Street exprime et fait le bonheur de l'Amérique, quelques grains de sable, de substance écologique ou tiers-mondiste, d'inspiration morale, prétendent gripper la splendide mécanique en criant que *le monde n'est pas une marchandise*. Résistance.

Gênes, juillet 2001. Les bavures fascisantes des forces du nouvel ordre italien à l'encontre des contestataires ont eu pour

effet principal de sonner le retrait. Désormais, la mondialisation et ses institutions se feront plus discrètes, voire honteuses. L'assurance et l'arrogance de la marchandisation de la planète semblent faire place à des états d'âme aux effets déstabilisants pour le règne absolu du marché. Bien que le mouvement se veuille inexorable, sorte de force mécanique externe aux volontés, l'établissement d'un marché mondial fait l'objet d'un débat, donne naissance à des choix. Les temps sont fluctuants : auparavant indiscutable, le marché est interrogé...

3. PENSER SOUS LA DÉFERLANTE

En sommes-nous vraiment conscients? Notre quotidien est celui d'une déferlante qui mêle tous les événements, pluie permanente d'une multitude de nouvelles, peu distinctes les unes des autres. *On en prend plein la tête*, comme disent désormais les adolescents qui sont les meilleurs traducteurs d'une société acquise à leur image. Et la conséquence de cette agitation planétaire est celle d'une invraisemblable confusion. L'information, immédiate, parvient à tous, et submerge les facultés puis les vellétés d'analyse. Flot d'autant plus tourbillonnant et dévastateur que le commentaire médiatique qui accompagne toute nouvelle fait désormais office de réflexion sur ce-qui-arrive.

Pour l'économiste contemporain, il n'est plus à l'ordre du jour de s'inscrire dans l'esprit, dans le projet et dans le rythme qui ont suscité la production des *Principes* de David Ricardo, de la *Théorie* de John Maynard Keynes, de la *Richesse* d'Adam Smith ou du *Capital* de Karl Marx, mais il s'agit de rendre compte dans le *Wall Street Journal*, dans *Le Monde*, dans le *Financial Times* ou dans *The Economist* de l'évolution la plus récente de l'économie. La réputation de l'analyste requiert désormais des interventions visibles et quasiment instantanées.

Le contre-pied s'impose, parce que le décalage devient le préalable de toute pensée. C'est pourquoi ce livre répond à une

exigence quelque peu étrange ces jours-ci : celle d'une *pause*, ou d'un recul, celle d'une respiration qui autorise l'exercice de penser. Trouver un rythme qui, tout en se faufilant dans les lames de la vague à décrypter, introduit une distance perforante. Un va-et-vient permanent qui oscille entre la mêlée de l'affrontement et la délicatesse de l'observation, et qui nous impose ici le *pointillisme théorique*. Pour que l'objet final prenne forme et sens, il aura fallu se coller à la matière sans oublier de se reculer pour envisager le tableau, c'est-à-dire parcourir la totalité et se *remémorer* son itinéraire. Écrire et composer différemment en soulignant les traces du pinceau pour aérer un espace submergé. S'affranchir de la fausse neutralité du commentaire. Surtout s'émanciper du mimétisme. Se rappeler. Et scruter. Affirmer ses idées comme autant de retrouvailles : telle « la mode qui sait flairer l'actuel dans les fourrés de l'Autrefois : effectuer le saut du tigre dans le passé¹. »

Il est patent que la pensée économique contemporaine se moule dans les habits du journalisme, c'est-à-dire dans la réduction du temps, et elle n'y gagne rien. Le diktat de la temporalité médiatique aboutit à la *pensée-flash*, à l'analyse-commentaire, qui sont autant de démissions en regard des exigences d'une démarche de réflexion, de connaissance. Comment s'en étonner alors que notre époque et ses idées se caractérisent par le *mimétisme généralisé* : l'art est mimétique, le cinéma l'est de plus en plus, ainsi que la littérature. L'effort théorique se donne pour objet limité la description, une image restituée du réel immédiat, et le fait qu'elle tende facilement à l'objectivité, privilège du cliché photographique, lui attribue une authenticité, une vérité, qui garantissent désormais le statut de l'œuvre. Cette tendance est profonde, et elle signifie que l'image rendue colle à l'apparence, que la théorie construite ressemble fidèlement à la réalité du terrain. L'artiste et le penseur sont désormais des *reporters*. L'économiste aussi.

1. Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire*, in *Œuvres*, Gallimard, 2000, t. III, p. 439.

À leur façon, Marcel Duchamp et Andy Warhol nous ont signalé la disposition qui s'annonçait : nous sommes entrés dans l'ère de la décalcomanie, de la simple transposition, ready-made de l'un ou copier coller de l'autre. La disposition mimétique de notre société conduit à la réalité absolue et imbécile des images. Quand celle-ci prétend parler d'elle-même, la pensée ne peut que se retirer. C'est le doux fascisme ordinaire du contemporain, de son spectacle.

En économie, ça fait d'énormes dégâts. Tout d'abord parce que la pensée économique s'est imposée comme directrice au sein de la pensée en général : ainsi, les compromis et les manques qui l'affectent se répercutent à grande échelle dans toutes les régions du savoir. Ensuite, parce que l'effet de ce cyclone permanent qui enveloppe l'actualité économique atteint la maîtrise des termes employés. Notre *précipitation* fait de toutes ces particules d'information et de commentaires une vaste brume : le pluriel instantané crée le flou. La tempête, en refusant une respiration calme et réfléchie, en sollicitant donc le réflexe et le canal médiatique, renforce l'incertitude conceptuelle. Le stress ambiant brouille le sens, il amplifie le sentiment du chaos. Autrement dit, nous ne connaissons guère la signification des termes courants que nous plaçons sur le devant de la scène. Parmi eux, en tête, le nouveau Dieu, le terme culte : le marché.

4. UN MONOTHÉISME PAR « WALK-OVER »

20 minutes : tel était le temps consenti à l'adversaire pour rejoindre à l'heure le terrain de jeu. Passé ce laps, il était déclaré défaillant, et c'est ainsi que l'on remportait sans gloire quelques joutes tennistiques : gagnant par W-O!

Vainqueur, faute de challenger. Cette occurrence qui émaillait les tournois balnéaires de notre adolescence se retrouve au premier rang de la scène mondiale contemporaine : le marché triomphe. Un W-O sans appel de l'économie articu-

lée autour de l'idée de marché, autour de ses lieux. Et comme la pensée qui met en scène le marché-grand-ordonnateur se dénomme libérale, celle-ci ne rencontre guère plus d'oppositions sérieuses que son concept fétiche.

L'évidence libérale contemporaine repose sur plusieurs piliers de nature différente :

— le basculement brutal des pays de l'Est vers une économie de marché qui contredit radicalement le modèle planificateur du communisme effondré ;

— l'ajustement généralisé des décideurs publics et privés des économies nationales aux contraintes concurrentielles du marché mondial ;

— l'adoption progressive par les pays du tiers-monde des règles libérales par opposition à d'autres modèles de développement d'inspiration plus autoritaire et interventionniste ;

— la multiplication de cadres institutionnels régionaux de libre-échange relatifs qui suscite la formation de grands marchés ouverts régionaux dans certaines zones géographiques ;

— la domination constatée des marchés financiers sur la vie économique, phénomène emblématique, exalté et redouté, de la configuration contemporaine ;

— la constatation de la réalité du marché mondial, c'est-à-dire de la mondialisation des marchés financiers, et des échanges de marchandises. Processus conjugué qui crée le nouveau plan de l'intelligibilité économique.

La convergence de tous ces points contribue à faire du marché, et de la vision néo-libérale de l'économie et de la société, l'horizon commun et incontournable des réflexions actuelles.

Notre analyse baigne donc dans un contexte bien particulier qui est inédit : les circonstances directement historiques semblent condamner l'ensemble des expériences réelles qui s'opposaient à la philosophie libérale de la société et de l'économie. Cependant la déconfiture des modèles soviétique et marxien de fonctionnement et de développement est bien plus que cela : elle dépasse les simples effets sur le terrain, que ce soit celui de la Russie, de la Chine ou du tiers-monde, elle

atteint les problématiques de tout analyste, elle a pénétré les têtes. Aussi, le libéralisme s'est envolé depuis la chute du mur de Berlin car il n'a rencontré, en face de lui, que le vide. *Il a donc pénétré les esprits sans avoir à lutter.* Et telle la nature, il a envahi l'espace à la vitesse d'un gaz : nous baignons dans le libéralisme, nous respirons le libéralisme, et si nous manifestons quelque résistance, la mondialisation se charge de nous rappeler les réalités élémentaires. Peut-on refuser le ciel et la terre à la fois ?

Bref, deux événements se sont produits : le libéralisme n'a plus d'extérieur, alternatif ou hostile ; nous avons changé de plan, nous avons changé d'altitude, en glissant du local au mondial. Cette double translation figure une véritable rupture dans le domaine idéologique, dans celui des représentations : toute la configuration a changé, et le marché s'installe au centre. Car il n'a plus de challenger (disparition de l'adversaire extérieur), car il est devenu modèle social en s'élevant et se diffusant avec le changement de plan. Monothéisme.

5. QU'EST-CE QUE LE MARCHÉ ?

Au départ, *l'ignorance*. Une énorme ignorance. Une ignorance inattendue car voilée, qui ne se dit pas. Le constat surprend forcément : la fréquentation de l'économie veut que l'on rencontre le marché à chaque coin de raisonnement ou de discours. Il est comme l'arbre planté devant son domicile : il fait partie intégrante du décor, de la vie quotidienne, il semble là depuis toujours, pour toujours. Il n'appartient pas à un champ problématique ou interrogatif, il est là, simplement. Immeuble.

Une telle intimité, une telle habitude sont en principe synonymes de connaissance. Ce n'est pas le cas ici. On a beau coler du marché au détour de chaque phrase ou de chaque analyse, celui qui ose la question rencontre vite l'embarras. Dans un premier temps, les données empiriques courantes masquent le

problème : en effet, le marché urbain des fruits et légumes ou le spectacle des places boursières rassurent l'interrogation. À la question de la théorie répond l'évidence d'un quotidien indéniable : mais descendez le dimanche matin « faire votre marché » pour vous persuader que la réalité observée vous fournit tous les éléments d'une réponse facile. Cette démarche, pour naturelle et facile qu'elle soit, n'a pas les vertus attendues. Peut-on se contenter de la clameur boursière comme modèle définitif ? Peut-on ramener le concept de marché à l'enfilade des stands maraîchers et aux queues qui s'y forment, c'est-à-dire à un lieu d'échange identifié, croisement de l'offre et de la demande ?

Dès que l'on s'éloigne de cette image quotidienne pour produire une appréhension théorique de l'objet marché, le sol commence à se dérober, et l'analyse bafouille dans une profusion trompeuse. Les images et les énoncés, bien que multiples, ou à cause de cette multiplicité, font du marché *une notion totalement creuse*. Le marchand de salades et la ménagère maniaque sont trop courts pour meubler la pensée analytique du marché. Et que sont ces parts de marché qui apparaissent comme les prétextes habituels des fusions des grands groupes ? Qu'est-ce qu'une part de marché ? Marché = gâteau ? Et où se situe le marché qui autorise l'incantation des « lois du marché », pour les célébrer ou les fustiger ?

Où est-il ? L'objet apparaît vite comme insaisissable. Aussi les spécialistes ne se lassent pas d'utiliser l'adjectif qui masque leur carence : marché monétaire, marché du travail, marchés financiers, marché du cacao, marché des valeurs. Il se dévoile marié, accouplé à une marchandise ou à un secteur. Il a abandonné la position célibataire de son essence pour ne se montrer qu'associé à un domaine identifié ; union scellée par l'omniprésence de l'adjectif ou du substantif qualificatifs : qualification qui traduit manifestement le brouillard.

En parodiant Michel Foucault, on pourrait dire du marché qu'il est principe de connaissance et instance de méconnaissance. Le fantastique imbroglio vient de là. Tout part du marché, tout y retourne : il est au centre de l'économie contem-

poraine qu'il semble construire et expliquer; il éclaire donc toutes les liaisons, il inspire les comportements et les phénomènes qui en dérivent. Et pourtant l'examen attentif révèle la profonde ignorance du concept de marché : son essence semble échapper à une science, économique et politique, qui finalement ne s'en soucie guère.

Il figure donc l'horizon et le socle de toutes les représentations économiques actuelles, et dans ce mouvement, il se donne de lui-même comme fondement et principe d'intelligibilité. Cependant cette pleine lumière s'accompagne de demi-teinte : représentation du champ économique, il est très peu représentable; visibilité incontournable et éclaboussante dans les énoncés, il se révèle souvent invisible; omniprésent dans les constructions théoriques de l'économie, dans les discours politiques, il ne cesse de se dérober à l'étreinte de l'analyse. Son essence fuit.

L'ignorance découle de la scission des approches théoriques du marché. *Double savoir du marché* : un savoir éthéré et isolé de ses formes pures, un savoir pléthorique et bavard de ses formes empiriques. Le domaine du modèle pur exerçant une sorte de souveraineté éclairante sur les empiricités observables, liaison sourde qui accrédite en permanence le projet scientifique de formaliser le concret. Avec, en conséquence, cette disposition contemporaine qui veut que le domaine empirique alimente une réflexion sur les notions et catégories abstraites qui le sous-tendent, conférant à cette démarche valeur de philosophie économique, parfois de philosophie tout court.

Ne feignons pas l'étonnement : le marché est désormais le transcendantal de toute la pensée économique, et sans doute au-delà. En inspirant les tracés de la carte des événements, il s'impose comme la grille absolue de son déchiffrement, bien que restant lui-même tapi dans une zone inaccessible au savoir : condition de la connaissance, il demeure hors connaissance. Plus que jamais, dans une ambiance qui lui est entièrement dévouée, le marché avance son énigmatique réalité.

6. L'ADDITION DES DÉTAILS

La succession de traits dont la collection constitue une connaissance nouvelle du marché ne serait-elle pas aussi artificielle que les poncifs de la légende? Ou plutôt peut-on opposer à ces idées légendaires d'autres idées, certes considérées comme plus justes, mais n'étant, elles aussi, que des idées? Doit-on laisser l'affaire tourner en un débat idéologique? Alors que de plus en plus les images de la légende font et représentent l'opinion admise et installée.

On n'aura démontré l'illusion de l'élargissement du marché qu'après avoir radicalement renversé l'opinion courante. Et cette entreprise, qui se situe tellement à contre-courant, ne peut être entendue que dans l'élaboration patiente et progressive d'une sorte de contre-discours. Une inversion globale des images par le refus du mimétisme ambiant. Mais comment renverser l'édifice?

Cela ne se fera pas grâce aux idées critiques, cela se fera *en opposant des faits aux idées* : en produisant une réalité objective du fonctionnement du marché que l'on pourra opposer à la légende. Et, pour ce faire, une seule question de départ : a-t-on jamais observé le marché? A-t-on vraiment essayé de scruter, sur une certaine distance, le marché? L'a-t-on pensé dans sa trajectoire généalogique?

Notre problématique peut paraître inhabituelle, mais nous avons affaire à une forteresse. Les zéloteurs de l'unique modèle de toute société économique ne pensent plus : ils se contentent de reproduire et de commenter une suprématie. C'est pourquoi ce qu'ils proposent est avant tout une idée normative, ou plutôt une obsession. Une idée fixe dont ils disent aujourd'hui que c'est la seule parce que c'est la seule qui ait réussi, parce que c'est la seule qui fonctionne désormais, compte tenu de l'effondrement du communisme, compte tenu de la désaffection des politiques économiques d'État pratiquées en Europe. En somme, il n'existe plus de modèle alternatif à opposer au modèle dominant, devenu célibataire. Tout le territoire idéolo-

gique est occupé par l'idée fixe et obsédante d'un certain marché et celle de son modèle désormais mythique. Que faire?

Détruire la légende. Comment? En regardant et en se rappelant. C'est-à-dire en développant deux directions articulées dont le mélange définit notre démarche :

1) le rétablissement d'une histoire, c'est-à-dire une généalogie des formes dans le passé. Nous devons mettre en application le mot d'ordre de Walter Benjamin quand il nous recommande « de brosse l'histoire à rebrousse-poil¹ »;

2) le rétablissement d'un fonctionnement. C'est-à-dire invoquer des faits qui démentent le mythe. Pour déstabiliser les opinions trop admises, il faut exhumer ou retrouver les faits qui les détruisent. Et cette exigence appelle un positionnement à l'intérieur de marché, et elle refuse d'adopter l'extériorité et la supériorité de l'observateur économiste.

Cette démarche prend alors valeur de contre-discours. En précisant que celui-ci ne se situe pas sur le même plan que le discours orthodoxe de la pensée économique. Ce contre-discours qui s'appuie sur des faits qui démystifient la légende poursuit alors un chemin très clair : de la fonction représentative ou signifiante du marché à son essence brute, camouflée par ses leures et plus généralement par sa comédie. Le contre-discours est celui qui rejette la scène du théâtre.

On peut alors ajouter que ce que nous avons nommé contre-discours par souci de symétrie ne peut en être un. Dans la mesure où nous n'entendons pas substituer un nouveau discours critique à la certitude orthodoxe. La connaissance que nous confectionnons au fil des chapitres est en formation, en gestation, dans la succession même des idées et des intuitions. D'où la forme fractionnée de ce livre rompant volontairement avec la structuration habituelle qui apparaît toujours comme la mise en œuvre d'une idée directrice et législatrice : nous affirmons la nécessité locale d'un pointillisme théorique, ou, pour reprendre l'expression de Gilles Deleuze, celle d'une *pensée-*

1. Walter Benjamin, *op. cit.*, p. 433.

herbe. Car les idées doivent pousser tout doucement dans notre démarche selon le modèle de l'herbe. Ici, seules les idées ont l'initiative, au risque présent d'ouvrir indéfiniment le sujet, au risque de rendre hypothétique tout point final.

D'ordinaire l'idée est première et elle suscite le développement d'un discours qui l'expose, l'embellit, la valide, l'impose. Ici l'idée générale, si elle existe, ne se révèle que dans l'accouplement des segments épars du texte. Notre pensée tient dans l'addition des détails, pour reprendre l'expression offensive de Jean-Michel Albérola. Ce n'est qu'au bout de la démarche que surgit éventuellement une totalité. *Le livre n'est qu'à la fin*. Nous construisons une sorte de jardin japonais zen constitué de cailloux dont l'ensemble final finit par faire sens pour celui qui le contemple, pour celui qui lit. Une pensée-herbe qui produit des pousses, cailloux ou végétaux : le pointillisme théorique. Il est normal qu'une connaissance du marché nous rapproche du jardinier, ou du géographe, ou du peintre, car eux seuls accordent le soin nécessaire aux topographies, aux touches, aux détails, eux seuls pratiquant la patience que requiert la démarche généalogique¹. Or le marché, machine sociale au service d'une stratégie, machine sociale imposée par le pouvoir, est avant tout une topographie, une composition de l'espace, une politique.

7. LE MARCHÉ N'A PAS ÉTÉ CRÉÉ

La proposition est abrupte : le marché arrive tout formé. À l'instar de l'État qui, lui non plus, n'a jamais été créé. Il semble bien qu'il apparaisse, déjà constitué, déjà mûr, et qu'il ne renvoie pas à des facteurs progressifs qui l'enfanteraient. Car il faut rappeler que les progrès de l'archéologie et de l'ethnologie nous enseignent que des marchés, *il y en a toujours eu*, depuis

1. Michel Foucault, *Dits et écrits, Nietzsche, la généalogie, l'histoire*, (Gallimard), t. II, p. 136.

fort longtemps. Toujours localisé et limité, dans une certaine frange périphérique des sociétés constituées : il est là, on l'installe, il se dépose, on s'en méfie, il attire. Cette machine sociale qui organise la transaction est indissolublement liée à une topologie double, une topologie du *nœud* et celle des *frontières*; magie du lien et de la rencontre, exigence des souverainetés et de leurs territoires; aspiration et contrôle.

Bien qu'étant ce nœud, le marché ne naît pas de la confluence des volontés des protagonistes. Pas plus qu'il ne procède du croisement aléatoire des lignes d'échange. Bref, le marché n'est jamais créé. Il existe. C'est-à-dire : *il préexiste*. La forme-marché, comme forme d'intériorité, essaime dans le temps et l'espace, et se reproduit, identique à elle-même à travers ses variantes. Le marché se propage comme l'épidémie. On peut oser l'hypothèse que le marché est une idée, de la même façon que l'État en est une. Ces idées, cousines, habitent leurs formes empiriques.

Bien loin d'être un aboutissement des pratiques et désirs transactionnels, c'est lui qui modèle et façonne comportements et actions des individus qui se pensent alors, par anticipation, en « agents économiques », scellant ainsi une profonde révolution, plus considérable que celles qui peuplent nos livres d'Histoire. Le marché est une idée qui, quand elle gagne réellement la collectivité, quand elle l'investit, la transforme radicalement, lui commandant « d'échanger », c'est-à-dire de calculer suivant la norme idéologique que véhicule tout marché.

Cette problématique, qui reprend la distinction entre l'idée et la forme, rend compte de la *généalogie effective* du marché telle qu'elle se laisse découvrir. Son articulation est rigoureuse :

1) le marché *coexiste* avec les flux qui véhiculent déjà des projets de nature commerciale et qui s'accomplissent dans des croisements nécessairement territorialisés. Le premier échange, qui en appelle d'autres, suscite l'idée d'un lieu-rencontre. Et quand l'observateur ausculte l'histoire, c'est évidemment cette aire constituée et instituée qu'il constate ;

2) le marché est matériellement dessiné par un pouvoir

Michel Henochsberg

•• La Place du marché

Manifestants de Gênes et chômeurs de Danone dénoncent la mondialisation de la loi du marché. À l'inverse, *business angels* et gouvernants libéraux ne jurent que par le marché. Au sein de ce brouhaha contradictoire, sommes-nous sûrs de savoir de quoi


Michel Henochsberg enseigne l'économie à l'Université de Paris-X. Il est l'auteur de *Nous nous sentions comme une sale espèce*, publié aux éditions Denoël en 1999.

on parle ? Quel sens a donc aujourd'hui ce concept omniprésent de « marché » ?

Sa généalogie réserve des surprises. Loin d'être une aire de liberté créée par le commerce, le marché est à l'origine conçu par le pouvoir politique pour contenir et encadrer l'économie. Depuis, il n'a cessé de se développer en complémentarité avec l'État, et non pas dans l'opposition que décrivent les libéraux. De plus, il n'est pas autorégulateur et ne conduit pas vers les eaux calmes de l'équilibre. Le marché est une *machine autoréférentielle*, il édicte des croyances convenues et acceptées. Loin de traduire les fondements d'une économie réelle, il dit le prix, il dit son prix, et c'est tout !

Ce nouvel éclairage bouleverse l'analyse et les politiques qui s'en inspirent. Le grand choix du XXI^e siècle n'est pas entre marché ou État : il se trouve dans la délimitation de l'économie elle-même. Peut-on endiguer le cynisme économique ? Fustiger le marché, c'est s'attaquer à la seule partie émergée de l'iceberg. C'est le confondre avec l'économie. Il est donc vital de définir la *place du marché*.

DENOËL

B 25004.5  10.01
ISBN 2.207.25004.0
23 € - 150,87 FF TTC

9 782207 250044